

sont blonds. Deux couteaux à la lame recourbée remplacent les mains. Le *komo* a une queue noire fournie. C'est une parfaite image de croque-mitaine. Par certains de ses attributs, on peut se demander si ce sujet ne comporte pas secondairement une satire de l'ex-colonisateur européen.

Ici comme partout ailleurs, ces spectacles, accompagnés de rythmes, sont organisés par la société (*ton*) des jeunes gens.

CONCLUSION.

Les spectacles de *do* représentent une formule d'art extrêmement importante dans la brousse des environs de Ségou. Ils s'adressent en effet à une société illettrée, peu touchée par le cinéma (même dans les villes), pour laquelle les personnages, les signes, les rythmes du *do* conservent leur valeur sensible et constituent des sujets de réflexion. Nous nous trouvons en présence d'une formule artistique de transition qui mêle l'élément réaliste, la représentation de la vie quotidienne (activité du cultivateur, de l'artisan, du chasseur, etc.), à l'élément mythique emprunté à la religion animiste (représentation de

Faro, exhibition du *komo* et du *ndomo*, danses des antilopes) et en partie vidé de sa substance

Par la richesse des couleurs et le soin avec lequel sont taillés et costumés les sujets, les *do* constituent aussi d'importantes réalisations d'art plastique dans une société où la peinture paraît inexistante et où la sculpture semble encore s'en tenir à un symbolisme mort. A l'occasion de ces spectacles, les artisans sont invités à créer des sujets tirés de la réalité contemporaine, en même temps qu'ils sculptent certaines têtes dont la fabrication rentre traditionnellement dans leurs attributions, telles celles des *tiéwara* (antilopes).

Par la place qu'y occupent le rythme et la danse, ces spectacles sont enfin des manifestations artistiques très complètes.

On aurait tort, en revanche, d'y voir un embryon de théâtre africain. Les marionnettes dansent ; elles ne participent pas à une action concertée, à une intrigue, et ne sont à aucun degré individualisées. A cet égard, les spectacles de *do* sont peu humanisés : ils s'adressent aux sens plutôt qu'à l'intelligence du spectateur. Ils lui laissent par là même une entière liberté d'imagination et de rêverie.

R. PAGEARD.
(Ségou).

TRADITIONS SUR L'ORIGINE DES DIDA MAMINI DU CANTON WATA (Subdivision de Divo, Côte-d'Ivoire).

On groupe sous le nom de Dida des populations qui habitent les subdivisions de Grand-Lahou, Divo et Lakota ⁽¹⁾.

Au sud, les Dida sont au contact des peuples lagunaires, et certains d'entre eux sont même établis dans des îles, comme à Lauzoua. A l'ouest, ils touchent aux Godyé et aux Bété, au nord aux Gagou et aux Gouro. Enfin à l'est ils ont pour voisins les Baoulé : ils sont donc au contact de civilisations fort différentes.

La langue dida qui comprend de nombreux dialectes (19 selon de Lavergne de Tressan), est classée par Delafosse dans le groupe krou, parmi les sous-groupes bété, par conséquent avec les langues de l'Ouest ivoirien ⁽²⁾.

On a coutume d'apparenter les Dida aux groupes forestiers de l'Ouest, qui ont comme caractères communs, d'ailleurs négatifs, de ne pas être constitués en États organisés, mais d'être divisés en petites chefferies qui, souvent, ne dépassent pas le niveau

du village, par opposition aux peuples Akan, leurs voisins de l'Est. La forme patrilinéaire de la filiation semble être prédominante chez eux, contrairement aussi à ce que l'on trouve chez les Baoulé et les Agni.

Or, si les Dida forment maintenant un groupe que l'on désigne sous un même nom et qui possède certaines formes culturelles originales (l'usage de la hotte par les femmes, par exemple), il semble que leurs différentes fractions aient des origines assez diverses. En particulier, les Dida Mamini qui habitent à la frontière orientale les deux cantons de Wata et Zégo, ainsi que le groupe garo ⁽³⁾, se disent venus de l'est et ayant participé au début du XVIII^e siècle à la migration baoulé et à la traversée miraculeuse de la Komoé.

Nous rapportons ici la tradition du canton wata, qui se compose de cinq villages perchés sur le petit massif montagneux des environs d'Hiré, entre Oumé et Divo ⁽⁴⁾. Les Mamini ont adopté un certain nombre de traits culturels des premiers habitants du

Fonds Documentaire IRD



010023048

Fonds Documentaire IRD

Cote: B * 23048

Ex: un

spontanées, vient le second *do*, le *konon* (l'oiseau). La tête est celle d'une sorte de grue. Elle est mobile, dansante, à la différence de celle du buffle. Son bec s'ouvre et se ferme. On aperçoit deux petites ailes à l'avant du char qui ne comprend que deux *mani* (marionnettes proprement dites) non individualisées. La teinte générale est le rose.

C'est après le départ du *konon* qu'intervient le *ndomo* (société des incirconcis). Une danse assez médiocre, exécutée par un grand garçon visiblement inexpérimenté, est exécutée avec le masque noir à huit branches, décoré de cauries. Le corps du danseur est entièrement recouvert d'une tunique marron collante : une longue queue bleuâtre complète le costume.

Vient enfin le troisième *do* qui porte la curieuse dénomination de « Quinze ans ». Elle honore, paraît-il, un ancien militaire revenu au village après 15 années de service. Le char représente un animal à très long col qui pourrait être la girafe. Le plateau horizontal qui constitue le dos de l'animal est divisé en deux étages. A l'étage inférieur, qui forme le pourtour, se trouvent des sujets semi-mobiles : on remarque un cavalier, deux antilopes qui s'affrontent avec leurs cornes, un python. A l'étage supérieur, qui forme le sommet du char, s'agitent les *mani*, entièrement mobiles : ce sont deux cultivateurs munis de leur *daba*. A cet étage, on remarque aussi deux cavaliers en armés. L'ensemble est de tonalité rose.

La sortie du *do* se termine par cette exhibition, accompagnée, comme les précédentes, du battement des tambours. La réunion ensuite suit son cours comme n'importe quelle fête de village.

Certains *mani* n'ont pas été placés sur les *do*. Les marionnettes mobiles sont en effet interchangeables. En coulisse, on nous présente *Fanro*. La présence du maître des eaux n'est pas surprenante dans ce village de pêcheurs. C'est une grande marionnette isolée, très richement ornée ; nous sommes toutefois surpris de la trouver vêtue d'une robe à fond noir, avec des dessins aux couleurs vives ; on sait en effet que la couleur de *Faro* est le blanc. La peau est rose, les cheveux sont longs et noirs, le visage est décoré de pièces métalliques. Les mains paraissent palmées.

II. UN SPECTACLE DE DO A SÉGOU (1958).

En ville, les spectacles de *do* sont parfois organisés par des particuliers spécialisés dans cette technique, ils ont alors en partie un but lucratif. Tel est le cas du *do* de Diarra au quartier Kaffiri Carré à Ségou (quartier des étrangers et des plaisirs).

Les chars, recouverts de couvertures locales et de pagnes, représentent toujours des animaux. Nous avons vu le buffle (*sigui*), assez semblable à celui de Banankoro. Les marionnettes mobiles, dansantes, les *mani*, étaient au nombre de trois. Le décor immobile constituait un tableau de la vie des champs, avec

le cultivateur (*sénékéla*) derrière sa charrue et ses bœufs (*missi*), la pileuse de mil (*gno soussoula*) tout près de son tabouret à décors de damier (*kourou*), les canards (*tonkono*), le caïman (*bama*), le lièvre (*sonzan*).

Si l'on change la tête, le char peut devenir l'antilope *mina*, dont le style est très proche de celui du masque-cimier *tiéwara* qui est devenu en quelque sorte l'emblème du Mali, les grandes antilopes *tanko* et *siné*, le cynocéphale (*ouarablé*), un oiseau tel que le marabout (*djimé*), le lion ou la lionne, la girafe (*ntlé*).

Parmi les sujets restés dans la coulisse, nous remarquons *Fanro* et *Yankadi*. *Fanro* répond mieux qu'à Banankoro à l'image que la religion bambara nous en présente ; son visage et ses mains sont rouges, ses cheveux sont longs et verts ; il porte une couronne dorée ou cuivrée ; il n'a pas de pieds ; il est vêtu d'un tissu imprimé *clair*. *Yankadi* est une femme à double face : elle présente deux visages et quatre seins nus : une danse lui est dédiée et le chanteur Ardiaka Dramé a popularisé son nom au cours de la Première Guerre mondiale.

Comme à Banankoro, le *do* est avant tout un spectacle de danse. Les grandes têtes d'antilopes, richement ornées, servent à l'exécution de danses masquées individuelles, lourdes étant donné le poids et l'ampleur du travesti, mais parfaitement rythmées. Les *mani* suivent eux-mêmes le rythme avec une spectaculaire agilité, pour la plus grande joie de l'assistance.

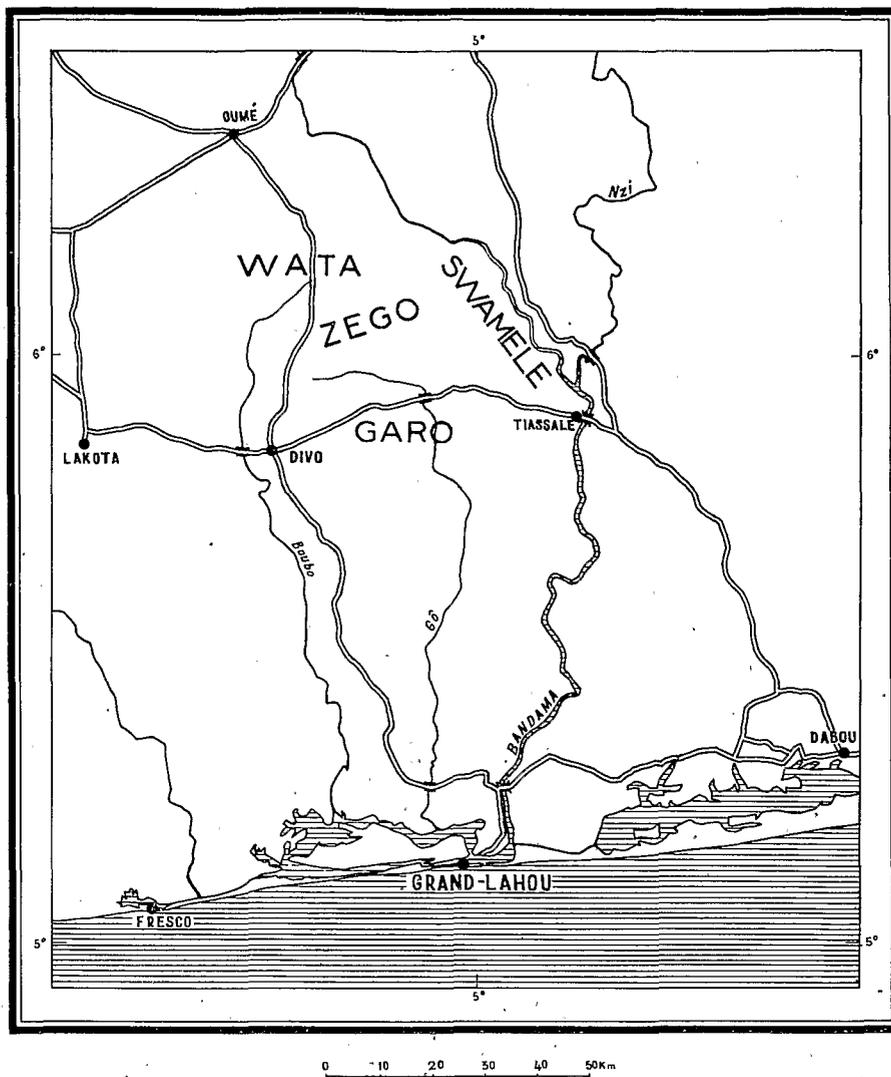
III. A PROPOS DU DO DE PÉLENGUÉNA (JANVIER 1959).

Les représentations du *do* du Pélenguéna ont lieu en novembre et octobre, quand les troupeaux et les feux de brousse n'ont pas encore détruit les hautes herbes. Quelques figures nous ont été présentées le 4 janvier 1959. Les représentations ont lieu exclusivement après la tombée de la nuit : les lueurs d'un éclairage de fortune donnent alors toute leur valeur aux personnages de paille.

Parmi les grands sujets masqués, les antilopes et les gazelles semblent dominer par le nombre : *no-rionka*, *kamalen*, *sogo*, *mangala*, *mako* et *dagué*. Ce dernier sujet est particulièrement volumineux et élevé (au moins deux mètres de haut) : le corps est formé d'herbes sèches recouvertes d'étoffes diverses. Deux hommes paraissent pouvoir se loger aisément à l'intérieur. Sur le toit d'un vestibule, deux sujets en paille représentent le lion et le chasseur (*Diarra ani donsoké*).

L'exhibition la plus spectaculaire est sans doute celle d'un gros mannequin à l'aspect redoutable, le *komo*. Des sacs bourrés d'herbe gonflent les membres et le torse. L'enveloppe est jaunâtre. Le masque, de couleur orange, a deux cornes, des moustaches noires, des dents menaçantes. Les cheveux, en fibre de sisal,

LE PAYS DIDA MAMINI



pays, et en particulier la langue. S'ils se rattachent historiquement aux peuples akan, ils en ont perdu les grands traits caractéristiques.

LE DÉPART DU PAYS AGNI (5).

« Nos ancêtres habitaient vers le pays agni, au-delà du fleuve Komoé, tout près des Ashanti.

Il y avait une femme, nommée Tano Adjo, qui avait un fils unique. Celui-ci demanda un jour à son oncle maternel de faire avec lui une partie d'*awalé* (6). L'oncle refuse tout d'abord, trouvant l'enfant trop jeune pour se mesurer avec lui. Mais devant l'insistance de l'enfant, l'oncle finit par accepter, à la condition que le vainqueur barbouille de son urine le visage de son adversaire. L'enfant gagne la partie, et se moque de son oncle en lui répandant de l'urine

sur la figure. L'oncle réclame alors une seconde partie, qu'il gagne : au lieu de s'en tenir aux conditions fixées, l'oncle, furieux, tue l'enfant.

Au retour des champs, la femme apprend la mort de son fils. Elle s'informe de ce qui s'est passé, réunit les anciens et leur demande d'agir : ceux-ci lui conseillent de ne rien faire, puisque c'est son frère l'assassin.

Alors que la mère se lamente, sa co-épouse revient des champs. Elle a trouvé un petit oiseau, un *gbéanté*, qu'elle apporte pour le donner à ses enfants. Mais la mère-oiseau a suivi la femme depuis le nid, en piaillant, et reprend l'oisillon dans les mains de l'enfant à qui on l'a donné. En voyant cela, la seconde femme le raconte à Tano Adjo, et s'étonne de voir comment un oiseau qui ne raisonne pas prend soin de son petit. Comment se fait-il qu'elle ne se venge pas, elle dont on a tué l'enfant ? Tano Adjo retourne alors voir

les anciens, leur raconte l'histoire de l'oiseau, et demande une nouvelle fois qu'on l'aide. Mais les anciens refusent encore.

Elle prend alors un igname (?), le creuse, y introduit de l'or et referme l'orifice. Elle va trouver un chef ashanti, lui demande de la venger et lui offre l'igname. Le chef refuse d'abord devant ce modeste cadeau, qui n'est pas suffisant pour justifier la levée de ses guerriers. Puis, ayant trouvé l'or, il accepte. Il rassemble ses guerriers et attaque les Agni, dont une partie est mise en déroute et s'enfuit.

LE PASSAGE DE LA KOMOÉ.

Arrivée devant la Komoé, la troupe s'arrête, ne sachant comment franchir le fleuve. Le chef des fuyards va alors trouver un féticheur (8) qui lui dit que le passage ne sera possible que si l'on sacrifie un enfant unique portant un collier d'or. Le chef, qui a des enfants, accepte ; mais, s'il est facile de trouver l'or pour le collier, chacune de ses femmes refuse de donner son enfant pour le sacrifice.

Il va alors trouver sa sœur qui, elle, accepte de donner sa fille unique. Le corps est jeté dans le fleuve qui s'ouvre et se referme après les passages de la troupe. C'est en souvenir de ce sacrifice que les Baoulé auraient adopté le système de succession matrilineaire, coutume qui s'est perdue chez les Mamini « didaïsés » (9).

Les hommes continuent alors leur route par étapes. A un moment donné, le chef s'arrête et laisse la troupe le distancer. Arrivés à une bifurcation, les Swamélé, les « porteurs des éponges royales » (10), s'arrêtent pour attendre le roi, tandis que le reste de la troupe s'engage sur le chemin de gauche. Quand le roi arrive à la bifurcation, il demande où sont les autres. On lui répond : *Mamini*, c'est-à-dire « ils sont perdus », nom sous lequel ils seront désormais connus.

Le roi et les Swamélé prennent le chemin de droite et vont s'installer sur les rives du Bandama.

INSTALLATION AU PAYS DIDA.

Les Mamini vont s'installer à Garo, près du village de Sakota (11). Très vite, ils furent trop nombreux pour se nourrir sur le pays. Un jour, un chasseur partit de Sakota vers le nord et trouva une région peu peuplée et riche en gibier. Il revient à Sakota et décrit le pays qu'il a vu. Il repart avec une partie des habitants de Garo, pour venir s'installer dans la région des cantons Wata et Zégo.

Les habitants, nommés Gohou, devant cette invasion, se retirèrent et allèrent s'installer près de Didoko, dans les villages de Data (12) et de Troko (?).

Il y eut néanmoins de nombreux mariages avec eux, et peu à peu les Mamini adoptèrent la langue et les coutumes du pays dans lequel ils s'étaient ins-

tallés. Plus personne de nos jours n'a gardé l'usage de la langue d'origine. Ils sont considérés maintenant comme Dida.

Les premiers temps (13), on retournait à Garo pour enterrer les morts. Puis un jour mourut un homme nommé Akpala Godé, dont le corps était tellement lourd qu'on ne put le transporter : on dut l'enterrer sur place, et depuis lors les villageois enterrent leurs morts au lieu de leur nouvelle installation.

Il y avait également des habitants appelés Lagazé, qui exploitaient l'or dans une région toute proche. Les cinq villages se réunirent et les forcèrent à partir vers l'ouest, en direction de Lakota (14).

Puis des disputes éclatèrent avec les gens de Didoko qui eux aussi étaient venus du pays Agni. Les gens de Zaroko font appel à l'un des leurs, parti s'installer à Zaguié, près d'Oumé (15) : celui-ci fait venir un féticheur nommé Akposohiri, et ils attaquent Didoko. Grâce au pouvoir magique d'Akposohiri, une tempête éclate au moment de l'attaque et tous les habitants de Didoko se mettent à l'abri dans leurs cases. Le village est incendié, et de nombreux habitants brûlés ou tués.

ARRIVÉE DES FRANÇAIS.

Les gens de Zaroko avaient fait venir chez eux une femme baoulé nommée Amoin, réputée pour ses dons magiques, afin qu'elle les aide à trouver de l'or. A cette époque, une colonne française arrive à Tiasalé, et se rend dans les villages baoulé de Léléblé et de Taabo (16).

Des habitants de Bwakabo se trouvaient alors à

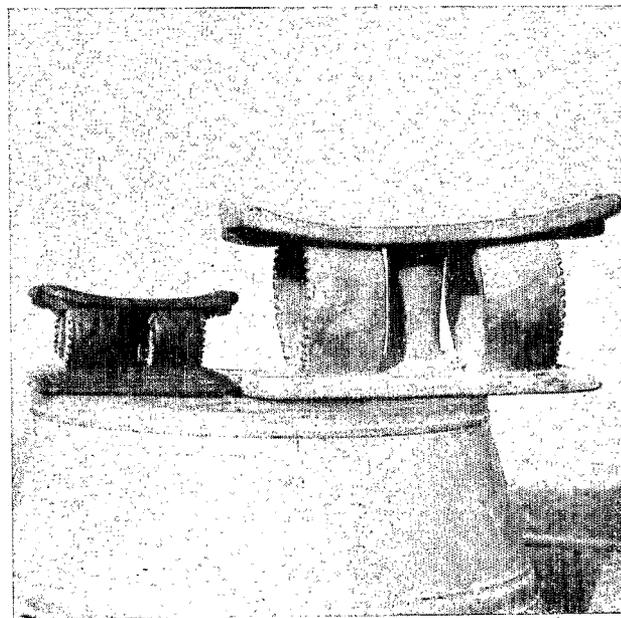


Fig. 1. — Sièges de style Akan, village de Gogobro. Le plus petit est un modèle réduit très ancien, probablement d'usage rituel.

Taabo en visite chez des parents. Ils disent alors aux Français qu'à Zaroko il y a une femme qui, par son pouvoir, doit empêcher la venue de la colonne française. La troupe se dirige aussitôt vers Zaroko, où elle trouve Amino en train de danser : elle est conduite au village de Bwakabo où le capitaine Simon la fait enfermer et la confie à trois gardes, alors que lui-même poursuit sa route vers Gogobro. Prévenus de son départ, les habitants de Zaroko viennent délivrer la femme, s'emparent de l'or laissé par le capitaine et tuent le brigadier, nommé Tano, chargé de garder la femme.

Après la mort du brigadier, les gens, effrayés, décident d'aller tuer le capitaine à Gogobro. Celui-ci s'aperçoit à temps du guet-apens, et peut se sauver avec ses gardes à Hiré où, voyant des hommes, il tire un coup de feu qui en tue un. A Bwakabo, il ne retrouve plus ni ses gardes, ni ses affaires : il est sans vêtements. Il va jusqu'à Leleblé, où un chef baoulé lui donne un morceau de pagne pour se vêtir.

Les habitants de Zaroko poursuivent le capitaine et le rejoignent près de Léléblé et, là, un autre garde est tué, et lui-même a une dent cassée par un balle. Blessé en essayant de franchir le Bandama, il tombe à l'eau et meurt. Mais un garde prend le cahier du capitaine et va le remettre au gouverneur à Binger-ville.

Le gouverneur envoie une colonne composée de trois Européens et de gardes africains. Les habitants de Bwakabo vont au devant de la colonne à Léléblé pour dire qu'ils ne sont pour rien dans l'enlèvement de la femme baoulé, mais que ce sont les habitants de Zaroko les coupables. Mais, en même temps, les gens de Bwakabo préviennent ceux de Zaroko de l'arrivée de la colonne : aussi ceux-ci s'enfuient-ils dans la forêt.

Quand le capitaine arrive, il demande au chef de Bwakabo : « Qui a tué le garde ? » — « C'est Titré Dago, de Zaroko. » Le capitaine ordonne qu'on le lui amène, mais Dago Titré s'est enfui.

Cependant ses frères lui conseillent de se rendre, et il va se présenter. Le capitaine lui demande pourquoi il a tué le garde. « Je ne veux pas de Blanc sur mes terres. C'est moi qui l'ai tué. » — « Où est le corps ? » — « Je peux te le donner », et il va le chercher. L'un des Européens est d'avis qu'il faut tuer Titré Dago, mais un autre s'y oppose, car ce sont des événements dus à la guerre.

Titré Dago dit alors qu'il ne veut plus faire la guerre. Il envoie les 70 fusils du village. Il donne aussi 50 pagnes et un kilo d'or au capitaine. Ce fut le premier impôt.

Telle est la tradition des Dida Mamini du canton Wata, que nous avons recueillie en septembre 1961.

Edmond BERNUS et Suzy VIANÈS

NOTES

- (1) Représentant environ 60 000 personnes. Sur la région, on peut consulter : GRIVOR : Le cercle de Grand-Lahou, *Bull. IFAN*, t. IV, nos 1-4, janv.-oct. 1942, p. 1-154.
- (2) DELAFOSSE, M. : Vocabulaire comparatif de plus de 60 langues et dialectes parlés en Côte d'Ivoire, *Paris*, E. Leroux, 1904.
DE LAVERGNE DE TRESSAN : Inventaire linguistique de l'Afrique occid. franç. et du Togo, *Mém. IFAN*, n° 30, *Dakar*, 1953.
- (3) Le groupe garo comprend huit villages à une quinzaine de kilomètres à l'est de Divo, autour de la route de Tiassalé. Cf. E. BERNUS, Ahouati, Notes sur un village Dida, *Et. Éburn.*, VI, *Abidjan*, 1957.
- (4) Les cinq villages sont : Zaroko, Gogobro, Bwakabo, Kagbé et Hiré-Wata.
- (5) Informateurs : Ayroto Zaka Pascal, du village de Zaroko, et Akéda Akafou, du village de Gogobro.
- (6) *Awalé* : jeu à douze trous.
- (7) Pour les gens de Gogobro, c'est dans une papaye et une banane que la femme avait caché son or.
- (8) La tradition relevée à Gogobro dit que c'est une femme.
- (9) Il s'agit évidemment d'une justification *a posteriori*.
- (10) Les éponges en fibre végétale avec lesquelles on se frotte le corps. Les porteurs des éponges royales étaient des sortes de dignitaires.
Les Swamélé, fraction des Baoulé, occupent aujourd'hui les villages au nord de Tiassalé sur la rive droite du Bandama.
- (11) Cf. note 3.
- (12) Data, canton Zégo, subd. de Divo.
- (13) Notre informateur, pour cette partie, a été Dago Titré, du village de Zaroko.
- (14) Il existe un village de Lagazé, canton Abohiri, subd. de Divo.
- (15) Il existe un village du nom de Zaguié, canton Gouro-Ouest, subd. Bouafé.
- (16) Léléblé et Taabo, canton Swamélé, Subd. de Tiassalé.

LE RYTHME DES TRAVAUX AGRICOLES EN MAURITANIE. L'UTILITÉ DES CALENDRIERS AGRAIRES

Parler de calendrier agricole en Mauritanie peut paraître une gageure, ce pays évoquant immanquablement de longues théories de troupeaux paissant d'immenses steppes à acacias piquetées de campements aux tentes brunes. Il ne faut pas oublier qu'aux côtés de l'élevage qui reste le pilier de la vie et de l'économie mauritaniennes, l'agriculture, malgré les handicaps de la nature et certaines réticences sociales, assure une part croissante de la consommation intérieure. Deux productions dominent cette culture de subsistance : le mil, le palmier-dattier, auxquelles il convient de joindre, en bien moindre proportion, le maïs, les doliques, les pastèques, le blé, l'orge et les légumes.

En 1959, les services de l'Agriculture estimaient la production du mil à 60 000 t, dont 82 % en provenance de la vallée du Sénégal, et le nombre des palmiers-dattiers à environ 800 000, donnant 15 000 t de dattes.

Mais les rigueurs du climat font peser sur l'agriculture de sérieux aléas. La faiblesse des précipitations et surtout leur irrégularité, croissantes du sud vers le nord, interdisent, sauf dans le Gorgol et le Guidimakha, la culture pluviale. En cette zone marginale, deux systèmes sont possibles : la culture de décrue qui consiste à semer le mil (ainsi que les niébés) après le retrait des eaux sur les terres riveraines que la crue a fertilisées ; la culture irriguée sous palmeraies à partir des sources, ou surtout des puits creusés dans la nappe alluviale des oueds.

Le rythme des travaux agricoles dans le Chemama (vallée du Sénégal) étant bien connu (cf. bibliographie), il ne sera question dans cet article que de la Mauritanie sahélienne et de sa frange saharienne ponctuée de quelques oasis (Atar, Chinguetti, Tichit).

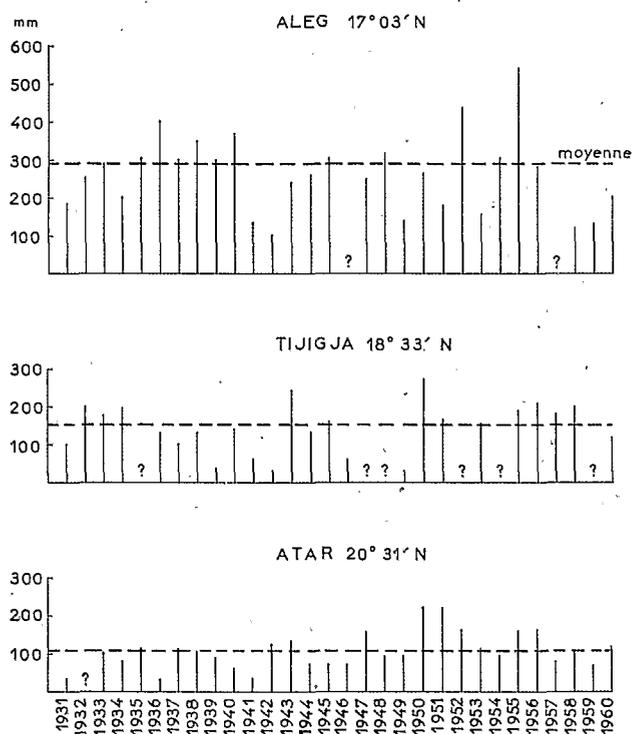
1) Le cycle des travaux est naturellement fonction des données du climat.

En culture de décrue, le volume de la crue et sa date d'arrivée sont aléatoires. Les pluies sont en effet très irrégulières d'une année à l'autre (cf. fig. 1) et de plus très inégalement espacées au cours de la saison des pluies. Aleg, en moyenne, ne connaît que 20 jours de pluie répartis sur 5 mois, de juin à octobre ; Tijigja, 13 jours entre juillet et septembre, et Atar, 15 jours entre juillet et octobre. Beaucoup de pluies sont trop faibles ou trop vite infiltrées pour engendrer un écoulement superficiel.

D'après des observations faites dans le Tagant, il semble que la première crue se déclenche à la suite

d'une pluie supérieure à 25 mm. Des pluies rapprochées permettent un écoulement plus ample : en juillet 1958, l'oued Tijigja coula à pleins flots, à Tijigja même, pendant trois jours. Les surfaces inondées sont très variables d'une année à l'autre, elles diminuent sensiblement du sud (où les berges d'oueds, de mares d'épandages et de mares tempo-

Fig 1.- VARIABILITE DE LA PLUVIOMETRIE ENTRE 1931 ET 1960 DANS TROIS STATIONS



raires sont mises en culture) vers le nord (Adrar) où seules les mares d'épandage (Grara) peuvent être cultivées. Enfin le cycle des travaux débute plus tard en haute Mauritanie. A Aleg, les premières pluies utiles tombent généralement à la fin du mois de juin et dans la première quinzaine de juillet ; à Tijigja, entre le 15 juillet et le 15 août ; à Atar, dans la seconde quinzaine d'août.

TRIMESTRIEL

N° 93

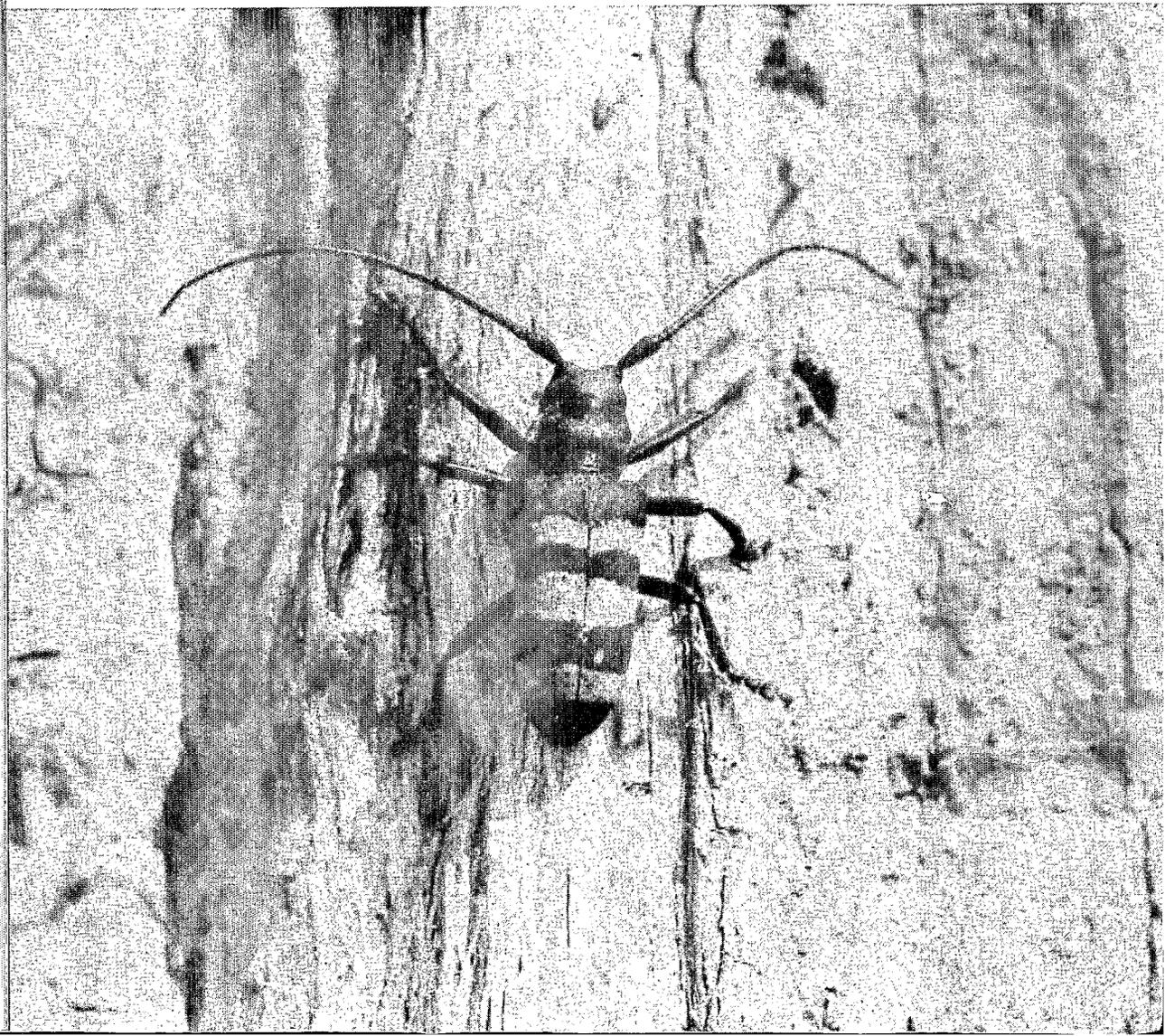
JANVIER 1962

Beinus

p. 20 à 23

NOTES AFRICAINES

UNIVERSITÉ DE DAKAR — INSTITUT FRANÇAIS D'AFRIQUE NOIRE



SOMMAIRE

Archéologie-Préhistoire :

MAUNY R. et POUSSIBET F. — Nouveaux sites à harpons et faune subfossile de l'Azawad (Saharien malien).	1
PERROT-DESNOIS D ^r . — Découverte d'un nouveau site rupestre : Tessalit-Amachach (Mali).....	5
MAUNY R. — Pendeloques en forme d'hameçon droit du Sahara occidental méridional.....	8

Botanique :

RAYNAL J. et A. — <i>Microlepidia spelunca</i> MOORE et <i>Eulophia alta</i> FAWCETT et RENDLE au Sénégal.....	10
ADAM J. G. — Les plantes utiles en Afrique occidentale : — FALL ABDOUL OUMAR : Traitement des morsures de serpents avec des plantes du Djolof (Sénégal).....	13
— N'DIAYE JABSA BOURY : Végétaux utilisés dans la médecine africaine dans la région de Richard-Toll (Sénégal).....	14

Ethnographie :

LEBEUF J. P. — Pipes et plantes à fumer chez les Kotonko.....	16
---	----

PAGEARD R. — Travestis et marionnettes de la région de Ségou.....	17
BERNUS E. et VIANÈS S. — Traditions sur l'origine des Dida Mamini du canton Wata (sudbivision de Divo, Côte-d'Ivoire).....	20

Géographie :

TOUPET Ch. — Le rythme des travaux agricoles en Mauritanie. L'utilité des calendriers agraires.....	24
CAILLEUX A. — El Richat : dôme arasé, surbaissé ou cratère bombé ?.....	27

Zoologie :

NAUROIS (DE) R. — L'avifaune du banc d'Arguin Utilité d'une éventuelle « protection ».....	29
--	----

Divers :

ROY R. — Monnaies actuelles des États de l'Ouest africain.....	31
--	----

Les articles publiés dans les Notes Africaines le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

Légende de la couverture : *Analeptes Trifasciata* (Coléoptère Cérambycide) sur tronc de baobab. Keniabour, Sénégal.
Cliché IFAN, Photo M. Condamin.

ABONNEMENTS

Bulletin IFAN A, Sciences Naturelles (trimestriel).....	60 NF
Bulletin IFAN B, Sciences Humaines (semestriel).....	36 NF
Notes Africaines.....	10 NF

S'adresser pour les abonnements à :

L'INSTITUT FRANÇAIS D'AFRIQUE NOIRE, Service des Publications. B. P. 206. C. C. P. 5200. Dakar (Sénégal).

Pour la vente au numéro :

**LIBRAIRIE CLAIRAFRIQUE, 2, rue Sandiniéry. B. P. 2005. Dakar (Sénégal).
C. C. P. Dakar : 151-58; C. C. P. Paris : 8152-79.**

SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'IFAN

Dissolution de la Société (voir *Notes Africaines*, n° 90, p. 66).